



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 14 (1986)

DOI: 10.11588/fr.1986.0.52931

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

et locales. L'idéal des Ormistes, comme celui des Marseillais, peut être défini comme une autonomie urbaine poussée jusqu'à une quasi-indépendance. Expression de cet idéal: le développement du mythe de «l'âge d'or» qu'aurait été, à Bordeaux, au cours du Moyen Age, le temps où la Guyenne relevait du roi d'Angleterre. Enfin, M. Kötting constate que cette «inclination anglaise» doit être mise en rapport avec la présence, au sein de l'Ormée, d'une fraction huguenote, comprenant surtout des commerçants et des maîtres de métier. Encore qu'il n'y eut jamais aucune commune mesure, il convient de le souligner, entre les événements d'Angleterre et les desseins tout municipaux de l'Ormée – à la limite régionaux – et qu'il n'y ait eu aucune influence directe du courant puritain britannique sur le calvinisme français, dont les adeptes ne contestèrent nullement la monarchie.

Le livre de M. Kötting est un modèle de recherche approfondie, menée avec intelligence. Il fait considérablement progresser notre connaissance de la Fronde.

René PILLORGET, Lille

Arthur E. IMHOF, Die verlorenen Welten. Alltagsbewältigung durch unsere Vorfahren – und weshalb wir uns heute so schwer damit tun ..., München (C. H. Beck) 1984, 248 p., ill.

La question que se pose M. Imhof au début de son ouvrage est de celles qui ont bien souvent traversé l'esprit des historiens ou des lecteurs d'ouvrages historiques: comment nos ancêtres voyaient le monde qui les entourait? Il s'agit de se débarrasser de ce que peut avoir d'abstrait l'approche de l'homme de science d'aujourd'hui et aussi d'éviter un danger plus grand encore. L'anachronisme – le péché capital – guette l'historien lorsqu'à l'aide des moyens modernes d'investigation il pose les problèmes dans les termes de la démographie et de l'économie contemporaine sans tenir compte des centres d'intérêt prioritaires des hommes du passé. Situer ceux-ci dans leur environnement réel et apprendre à mieux connaître leurs pensées et leurs mobiles tels sont les objectifs poursuivis par l'auteur.

Au point de départ, il y a un simple paysan de Leimbach, en Hesse du Nord: Jean Hooss (1670–1755). Son exploitation, la maison ou plutôt les maisons – celle des jeunes et celle des vieux – son enfance sont décrites soigneusement. Il est suivi ensuite dans les différentes étapes de son existence. Grâce au *Hessisches Geschlechterbuch* et à des archives familiales, le réseau de relations dans lequel se trouve intégré le paysan hessois au cours de sa vie peut être reconstitué et donne lieu à des graphiques. Epoques caractéristiques: l'enfance avec les récits des vieillards sur la guerre de Trente ans, le remariage du père et ses conséquences pour la famille; la jeunesse avec la découverte du «monde» borné par les collines au-delà desquelles se trouve «le paysage qu'on ne voit plus»; le mariage non pas au village mais au dehors; la retraite à 54 ans lorsqu'après avoir laissé la direction de l'exploitation à son gendre, Jean Hooss passe de la «maison des jeunes» à celle des «vieux». Après la présentation du personnage dans son environnement l'A. examine de plus près le cours de son existence. La jeunesse tout d'abord. Elle est marquée par la mort de la mère et le remariage du père à 52 ans avec une jeune femme de 28 ans. La disproportion des âges est courante à l'époque. Un des grands faits dans l'histoire du mariage n'est-il pas l'harmonisation progressive des âges des époux au cours du XIX^e siècle? Les contes de Grimm, par ailleurs, aident à comprendre la situation qui était souvent faite aux enfants du premier lit par la marâtre. Lorsque vient le moment du mariage, Jean Hooss ne prend pas femme au village, sans pour autant, lui et ses successeurs, dépasser la limite des 10 kilomètres (cf. carte p. 150). Les cartes de l'occupation des sols, déclare l'A., expliquent ces mariages lointains. On ne cherche pas tant à arrondir son domaine que des partenaires de niveau économique et social équivalent (p. 75–76). Ainsi se développe, dans ces familles paysannes, une stratégie matrimoniale indépendante de la confession. Les 16 enfants de Jean Hooss s'accordent mal avec l'idée que l'on a généralement de la famille calviniste peu

nombreuse telle qu'elle apparaît notamment dans le tableau célèbre de Jan Steen commenté par l'A. Mais outre le maintien de traditions antérieures à la Réformation dans la vie familiale, la stratégie matrimoniale commande. C'est par de nombreux mariages, et donc beaucoup d'enfants, que la famille s'avance et s'impose dans la société (p. 90). Mais cela la rend d'autant plus vulnérable aux trois fléaux qui accablent l'ancienne société: la peste, la guerre, la famine. Toutefois, il ne conviendrait pas de tomber dans des généralisations abusives. A l'intérieur des «petits mondes», les trois fléaux peuvent se présenter au cours du XVII^e siècle, avec des intensités très variables. Tel village près d'Augsbourg a connu 17 fois l'épidémie au cours de la période 1576–1650, a perdu du fait de la guerre de Trente ans près de la moitié de sa population, tandis que tel autre situé dans la région d'Oldenbourg n'a pas eu à subir, pendant la même période, de passages de troupes et n'a été visité que trois fois par la peste. Epargnées ou non les communautés résistent. Et elles le font en s'accrochant aux traditions, soucieuses, envers et contre tout, de continuité. La résistance se fait sur le temps long. L'exploitation et la famille passent avant l'individu. Et celui-ci, pour le quotidien comme dans les circonstances graves, opte pour la stabilité. Ainsi en est-il pour le choix du jour du mariage, pour les prénoms, pour les recours dans les moments tragiques de l'existence. Les sanctuaires à répit où l'on amène les enfants mort-nés se maintiennent longtemps malgré les condamnations épiscopales au temps des Lumières. Il arrive même, au début du XIX^e siècle encore, que des petits protestants y soient conduits. En fait, ce qui fait peur, ce n'est pas tant la mort que l'absence du sacrement de baptême. Car la mort est partout. Elle frappe durement les familles. Impossible pour un jeune enfant, comme Jean Hooss, de ne pas avoir, très tôt, le contact avec elle, en assistant à l'agonie d'un frère, d'une sœur quand ce n'est pas celle du père ou de la mère. Mais une fois le grand passage accompli, les morts ne sont pas véritablement rejetés hors du «petit monde». Les anciennes représentations du cimetière des Innocents à Paris montrent dans quelle promiscuité se trouvent encore à la fin du XVII^e siècle, les vivants et leurs ancêtres décédés. Cette situation est peut-être à l'image de la conception de la mort telle qu'elle apparaît à travers les sermons d'inhumation étudiés par l'A. L'expression si souvent reprise «doucement et saintement endormi dans le Seigneur» (p. 215) n'implique pas du tout l'inexistence de la crainte et de l'angoisse. Mais celles-ci concernent le jugement divin et l'au-delà plutôt que la mort elle-même considérée comme normale et, le plus souvent, acceptée. Cette analyse amène l'A. à se demander si, par l'allongement de la durée de la vie, nous avons, aujourd'hui vraiment gagné au change: «Quelques années de plus sur terre mais une éternité perdue» (p. 211). Nos contemporains n'ont plus cette «Weltanschauung» qui donnait toute sa cohérence au «petit monde» de Jean Hooss.

L'ouvrage de M. Imhof, on le voit, ne manque pas d'attraits et on le lit avec intérêt. Le souci de rendre vivantes les analyses démographiques, la méthode qui consiste à unir constamment l'enquête statistique, l'étude des textes littéraires et des documents iconographiques, l'originalité des approches et de la conclusion retiennent l'attention. Toutefois, le lecteur, tout en appréciant la culture de l'A. regrette que celle-ci ne soit pas suffisamment maîtrisée. Entraîné par le commentaire de tableaux ou de récits dont certains n'ont qu'un rapport très lointain avec le projet initial, M. Imhof donne, trop souvent, l'impression de n'accorder à la personne de Jean Hooss et à sa famille que la valeur d'un prétexte. Ce caractère diffus de l'ouvrage n'en rend pas seulement, par moments, la lecture difficile mais fait perdre de sa force à la démonstration. Que viennent faire Le Nain et le cimetière des Innocents pour une histoire qui se situe en Hesse et les sanctuaires à répit, longuement étudiés, à propos du calviniste Jean Hooss? Ces approches multiples destinées à mieux éclairer le sujet prennent l'aspect, parfois, de digressions, et comme la matière n'en est pas toujours parfaitement dominée (commentaire des tableaux flamands et hollandais, sanctuaires à répit), elles sont plutôt une source de faiblesse pour un livre, par ailleurs, estimable. En outre, il n'est pas sûr que les rapprochements fréquents et parfois sommaires avec le temps présent aident à mieux faire comprendre «ce monde que nous avons perdu».

Sans tenir toutes ses promesses, le livre de M. Imhof est néanmoins stimulant. Il est aussi très révélateur du souci qu'ont les jeunes historiens de ne plus s'en tenir à la sécurité, plus apparente que réelle, donnée par les chiffres.

Louis CHATELLIER, Nancy

Charles BOUTANT, L'Europe au grand tournant des années 1680. La succession palatine. Préface de André CORVISIER, Paris (SEDES) 1985, 929 S.

»Was lange währt, wird endlich gut«, die Wahrheit dieses Sprichworts beweist wieder einmal die hier zu besprechende Grande Thèse von Charles Boutant. 1932, angeregt von Georges Pagès, nahm er sie in Angriff – als Studie über die pfälzische Erbfolgefrage von 1685 –, wandte sich dann aber der praktischen Diplomatie zu, um erst 1977, als Generalkonsul im Ruhestand, sie wieder aufzugreifen und 1984 erfolgreich zum Abschluß zu bringen. Seinem Sohn und seinen beiden Enkeln hat der Autor das Werk denn auch gewidmet.

Vergangene Zeiten hätten in ihm den idealen Historiker erblickt, da er eigene Erfahrung in den Staatsgeschäften und Lebenserfahrung und damit Urteilsfähigkeit mit Kenntnis der historischen Methode und der Quellen verbindet, die er in jahrelanger, mühevoller und entsagungsreicher Arbeit dem Staub der Archive entriß. War eine derartige Einschätzung so falsch? Wenn man, wie der Rezensent, nicht Sklave einer Theorie ist, deren Axiome dann die Tatsachen unerheblich machen oder gar als lästigen Störfaktor beiseite schieben, ist man doch sehr geneigt, dieser alten Ansicht Recht zu geben. Boutants Buch, das eine ausgezeichnete und eindrucksvolle Forschungsleistung ist, die unser Wissen um die Vorgeschichte des Krieges von 1688 bis 1697 ganz wesentlich erweitert und vertieft, kann uns in dieser Ansicht nur bestärken. Archivstudien in Karlsruhe, München, Wien, Paris und Rom bilden die Grundlage seiner Darstellung, gedruckte Quellen und breite Kenntnis der einschlägigen Literatur bezeugen die Gelehrsamkeit des Autors. Boutant schreibt Diplomatiegeschichte – die ja gerade in Frankreich unter dem Einfluß der Annales-Schule lange als »histoire événementielle« abgetan wurde –, und er schreibt sie in vorbildlicher Weise. André Corvisier, einer der Juroren seiner Thèse, führt in seinem Vorwort, das er Boutants Buch vorangestellt hat, dieses denn auch mit den Worten ein: »L'histoire diplomatique renaît« (S. VII). Er bezeichnet Boutants Studie als Musterbeispiel neuzeitlicher Diplomatiegeschichte, da sie Verfassungsgeschichte, öffentliche Meinung der Zeit, Probleme der Mentalität und sozio-kulturelle Aspekte mit einbeziehe und ihr Thema immer in den gesamteuropäischen Rahmen stelle (S. VIII–IX). Dies trifft den Nagel auf den Kopf, allerdings sollte man doch sagen, daß die klassischen Historiker wie Ranke, Sybel oder auch etwa am Ende des 19. Jh. Erich Marcks – an dessen Coligny ich hier denke – mit den Mitteln ihrer Zeit dies auch schon getan haben und daß der häufig zu hörende Vorwurf, Diplomatiegeschichte lasse nur das gelten und halte nur das für richtig, was in den Akten stehe, auf einen Popanz eindrischt, den es so nicht gibt, bzw. daß dieser Vorwurf nicht der Gattung, sondern ihrer Entartung gilt. Boutant ist von diesem Vorwurf nicht betroffen. Er hat sorgfältig geforscht, neue Erkenntnisse gewonnen, besitzt Urteilsfähigkeit und Urteilskraft, ist ein guter Stilist und arbeitet sorgfältig und genau, wenn auch die Tatsache der langen Entstehungszeit sich bei der Einarbeitung der neuesten nichtfranzösischen Forschung zuweilen als Handikap erwiesen hat. Kritische Bemerkungen, die deshalb gemacht werden müssen, berühren aber nie den Kern seiner Forschungsergebnisse. Daß ihm ein bedeutender Wurf gelungen ist, kann daher nicht bezweifelt werden.

In einen Prolog und drei Hauptteile, jeder von ihnen unterteilt in mehrere Kapitel, hat er sein Buch gegliedert. Im Prolog weist er zunächst auf die Tatsache hin, wie sehr der kürzeren Lebenserwartung und fragileren Gesundheit der Menschen des 17. Jh., gerade bei der Herrschaftsform der Erbmonarchie, politische Bedeutung zukam. Die pfälzische Erbfolgefrage